

Françoise  
Giroud

**N**OUS SOMMES en 1969, Lacan vient d'être chassé de l'École normale supérieure où il tenait son séminaire. On l'accuse, à juste titre, de corrompre la jeunesse et de susciter des passions gauchistes. C'est un marginal, un hurluberlu, un fou. L'Université doit être reprise en main, vidée de ses agitateurs malsains, de ses terroristes en puissance. Avec quelques amis, nous occupons le bureau du directeur de l'école. La police intervient, dispersion. Les jours suivants, j'accompagne Lacan dans sa curieuse solitude, tout le monde le lâche, impossible d'obtenir dans la presse un article en sa faveur. J'assiste à l'humiliation du vieux Lacan, téléphonant ici et là sans obtenir de réponses. A un moment, il dit : « On va aller voir Giroud. »

Françoise Giroud, *L'Express*, cela ne me disait rien qui vaille, encore une lubie de Lacan. Mais non : nous nous retrouvons à déjeuner avec une femme douce, réservée, charmante, montrant pour Lacan une vive affection, et, surtout, une sorte de respect amusé. Chemisier de soie blanche un peu déboutonné, yeux noirs attentifs. J'ignorais, évidemment, qu'elle avait été en analyse avec lui au moment de ses plus grandes difficultés psychiques et sentimentales. Lacan ne dit pas grand-chose, il soupire beaucoup, s'amuse à parler de Mao, comme ça, pour rendre la conversation impossible. Françoise Giroud a 53 ans, Lacan 68, moi 33. On mange rapidement, Lacan ne demande rien, on s'en va. La semaine suivante, il a son article très positif. Conclusion : c'était mon hommage à Françoise Giroud qui, pourtant, m'a vivement attaqué lorsque j'ai publié mon livre sur Casanova. Il est vrai qu'elle convoitait le sujet, et que je n'ai jamais été en psychanalyse.



## D'Ormesson

**J**ean d'Ormesson a décidé de faire mentir le mot célèbre de De Gaulle sur la vieillisse comme naufrage. A 77 ans, il bondit, pétille, fonce, enfonce son clou, vibronne, saute, patine, rebondit, sprinte, embrasse tout le monde, rafle les plateaux télé, feint la modestie comme personne, sort Chateaubriand toutes les trente secondes, Figaro-ci, Figaro-là, de toutes parts on le demande, ah, laissez-moi respirer. C'est le vieillard colibri, l'acrobate du quatrième âge, le marquis vital en rollers. Ophélie, ma libraire d'habitude exigeante et maussade, est sous le charme, elle en abandonnerait Echevoix pour lui. « Je suis né dans un château, dit d'Ormesson, c'est mon trotskisme à moi. » Et Ophélie, ô stupéur, trouve ça drôle. D'Ormesson et Ardisson, dans un numéro étourdissant, échantent leurs identités : c'est Jean d'Ardisson et Thierry d'Ormesson. La jeunesse applaudit à tout rompre. Un jeune téléspectateur, du nom de Salomon, écrit que si l'Académie française est comme d'Ormesson il rêve d'y entrer un jour. « Votre livre (car il s'agit malgré tout d'un livre) est un roman, un essai ? » « Peu importe, répond d'Ormesson, c'est un truc. »

Des féministes aux anges écoutent sans ciller des phrases de ce genre : « Je me suis servi des femmes pour être connu, et ensuite je me suis servi du fait d'être connu

pour avoir des femmes. » Là-dessus, il saute au cou d'une actrice suédoise massive, deux fois plus grande que lui. Son regard est de plus en plus bleu, son pull à col roulé est bleu, tout devient bleu autour de lui, c'est la marée bleue. D'Ormesson est immortel, il le sait, et s'en excuse presque. S'il devait mourir un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, on sent qu'il répondrait à une interview dans l'au-delà avec la même ébriété. « Votre expérience de la mort ? - C'était rien. » Et voilà le travail, disait mon grand-père.

## La Coupole à Moscou

**A**son tour, Maurice Druon a rencontré Vladimir Poutine. Son récit vaut le détour : « Celui que l'on dit l'impassible Poutine voue à ses cheveux une affection joyeuse. Il aime à poser les lèvres sur leur nez, et son préféré lui répond en lui baisant la joue avec une insistante tendresse, comme j'ai vu peu de chevaux le faire. Le cavalier est par nature quelqu'un qui voit l'horizon d'un peu plus haut, qui doit être toujours en éveil, et toujours prêt à donner l'impulsion. Tel est l'homme que Paris va accueillir le mois prochain en visite d'Etat. Il se rendra pendant son séjour à l'Institut de France, renouant avec une tradition qui remonte à la visite que fit Pierre le Grand à l'Académie française, suivi de Paul I<sup>er</sup> et Nicolas II. Ce geste a une signification symbolique. » Ce Poutine, voyez-vous, n'est pas un mauvais cheval. Les morts de Grozny doivent en convenir. Osera-t-on espérer ici, de la part du trotskiste d'Ormesson, une légère réserve ? On ne sait quel sursaut aristocratique ? Du goût ?

Journal du mois  
Philippe Sollers

## Gallettes

**J**e sais bien que les sujets sérieux ne manquent pas. Irak ? Irak pas ? Chirac ou Chirak ? N'allons-nous pas trop loin en Côte d'Ivoire ? Saddam Hussein acceptera-t-il, dans un exil doré, d'être un jour ou l'autre abattu par un de ses gardes du corps ? Bayrou progressera-t-il dans les sondages ? Guérira-t-on les écoliers de la vague d'ennui qui, paraît-il (comme à toutes les époques), les submerge ? Les écrivaines qui ont signé en faveur d'une prostitution librement choisie enverront-elles désormais aux débutants du plus vieux métier du monde 10 % de leurs droits d'auteurs ?

Vues depuis la côte atlantique, toutes ces questions paraissent oiseuses, voire merdiques. J'entends un ostréiculteur pleurer à la radio, j'en pleurerai moi-même. Les boulettes et les gallettes de fioul, ces bouses des cargos plus ou moins dégazeurs, sont désormais une constante des plages, une sorte de nouvel art moderne, en somme. Heureusement, le chef de l'Etat donne de la voix : « Affairistes véreux, voyous des mers. » Le Premier ministre tape du pied dans le sable : « Barbarie ! », crie-t-il, les oiseaux et les coquillages n'en pensent pas moins.

Dans mon enfance, sur mon île, je pensais que le danger viendrait par la terre. Erreur. L'horizon est bizarre, désormais, et les marées trompeuses. On entend au loin la voix d'un capitaine, vers 3 heures du matin : « C'est le moment de dégazer, les mecs, personne ne peut nous voir. » J'ai beau leur crier depuis la plage : « Voyous des mers ! », ils s'en foutent. Pour l'Epiphanie, donc, nous aurons notre galette au mazout.

## Walter Benjamin

**L**es éditions Allia ont eu la bonne idée de rééditer deux textes importants de Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle* et *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Nous sommes entre 1935 et 1939, Benjamin se suicidera bientôt. Voici : « Au temps d'Homère, l'humanité s'offrait en spectacle aux dieux de l'Olympe ; c'est à elle-même, aujourd'hui, qu'elle s'offre en spectacle. Elle s'est suffisamment aliénée à elle-même pour être capable de vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de tout premier ordre. Voilà l'esthétisation de la politique que pratique le fascisme. Le communisme y répond par la politesse de l'art. »

Inutile de dire que la réponse « communiste » a été aussi désastreuse que la mise en scène fasciste. Comme l'écrivait Debord, il

## Chef-d'œuvre

**L**a critique littéraire fait-elle son travail ? Parfois, mais rarement. J'ai déjà peur qu'elle ne soit pas assez nombreuse et enthousiaste pour célébrer le livre d'Alain Fleischer *Les ambitions désavouées* (1). Voilà un roman qui devrait vite devenir un best-seller, au même titre que *La tache* de Philip Roth, par exemple. Le narrateur est un Tchèque naturalisé français, il a toutes les chances familiales et sociales devant lui (premiers mots du livre : « A vingt ans, j'étais Dieu »), mais il va passer son temps à décevoir tout le monde, à refuser les places prestigieuses qu'on lui offre, à descendre de plus en plus dans l'épaisseur absurde du monde, pour se retrouver, finalement, obscur conseiller culturel en second au fin fond de l'Amazonie. Presque chaque page de ce roman sarcastique et lyrique serait à citer, tant la virtuosité de l'auteur est grande. Exemple :

« Plus forts que les classes sociales, ce sont les milieux qui nous forment et auxquels on appartient. Ce sont eux qui s'emparent de nous, affamés qu'ils sont de chair fraîche, et auxquels il faut se dérober, d'abord en s'y faisant désirer jusqu'à l'insupportable, puis, dans cet acte de leur convoitise, de leur désir, en leur tournant le dos, et qu'il faut désertier jusqu'à s'en faire haïr. Je goûte par-dessus tout cette haine envers moi des milieux auxquels j'ai échappé et que, jour après jour, je me suis employé à trahir. Sans cette haine, sans doute serais-je mort, car à quoi bon vivre si ce n'est pour se faire haïr par ceux qui vivent sans savoir qu'ils vont mourir. Se donner la mort, le suicide, comme tout jeune homme correctement trempé par la philosophie, évidemment, j'y ai pensé : le moyen le plus radical de fausser compagnie à ceux qui veulent que vous leur appartenez, mais qui prive surtout du plaisir de goûter cette fûte, cette séparation, et qui donne raison à ceux qui vivent sans savoir qu'ils vont mourir, car ils trouvent là une preuve que la mort est pour les autres, pour ceux qui ne savent pas vivre avec eux, parmi eux, comme eux. »

Ou encore : « Politiquement et socialement, les temps qui se préparent sont ceux de la vulgarité. Demain verra le règne tout-puissant de la vulgarité, la vulgarité sera la forme moderne de la démocratie d'où le peuple – qui échappa historiquement à la vulgarité – se sera absenté. Après les siècles de pouvoir aristocratique et religieux, puis ceux du pouvoir bourgeois, arriveront, comme l'excrément du pouvoir bourgeois, les temps de la vulgarité au pouvoir. »

Je voudrais continuer à citer ce livre, tellement je redoute qu'on ne le lise pas. C'est aussi un roman policier. Un récit de voyage dans la forêt vierge. Une histoire d'amour et d'inceste avec une sœur. Une description décapante de toutes les grimaces sociales. Une descente volontaire en enfer. Un poème métaphysique et messianique. « Un vrai livre, aujourd'hui, dit Fleischer, devrait produire une simple minute de silence. » Ce que je fais.

(1) *Seuil, coll. Fiction et Cie.*